

LA SUPPRESSION CERTAINE DE LA FIEVRE JAUNE.

APPEL A LA POPULATION.

Nous demandons à chaque homme et à chaque femme de la Nouvelle-Orléans de bien vouloir brûler du soufre dans une soucoupe dans chaque chambre de sa maison, avec les portes et les fenêtres closes, dimanche vers neuf heures du matin. Cette mesure détruira tous les moustiques infectés. Après cinq jours, si cette opération est consciencieusement faite, il n'y aura pratiquement plus de cas de fièvre jaune à rapporter.

TEMPERATURE Du 11 août 1905. Table with columns for time (7h, 8h, 9h, 10h, 11h, 12h) and temperature in Fahrenheit and Centigrade.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Le Vitrail, conte. Les Pionniers Français dans la Vallée du Mississippi, Jeanne Dupuy Harrison. La dernière Fée. Grêle, histoires de violettes. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chiffon. L'actualité, etc., etc.

LE MYSTERE DE LA FIEVRE JAUNE.

Les découvertes des docteurs Marchoux et Simond expliquent l'épidémie inexplicable de Panama. Nous lisons dans un journal parisien, le "Matin" : A diverses reprises le public a été mis au courant des merveilleux progrès réalisés par les Américains à Cuba depuis 1901, dans la lutte contre le fléau tropical.

400 à 4 le nombre de victimes annuelles du fléau. Le 26 mai dernier, le "Matin", en portant ce fait insolite à la connaissance de ses lecteurs, posait cette question : "Est-ce que la fièvre jaune de Panama a d'autres moyens de se propager qu'à Cuba?"

Slaves du devoir militaire et scientifique. Les docteurs Marchoux et Simond sont aussi esclaves de la discipline militaire, et de la méthode scientifique, et c'est sous l'expresso réserve de l'autorisation de M. Clémentel, le ministre des colonies, à la publication prématurée des faits qu'enregistrera le rapport de leur mission, qu'ils ont consenti à nous en parler.

Les nouvelles sources d'infection. MM. Marchoux et Simond rejettent avec force l'hypothèse que la fièvre jaune de Panama puisse être différente de celle de La Havane ou de Rio. Et, en effet, à la lisière de la zone tropicale méridionale, les résultats des travaux de la mission française ont confirmé rigoureusement l'hypothèse de Finlay que le culex fasciatus est bien le seul agent de transmission de la maladie, comme les travaux des médecins américains l'avaient établi, en 1900, à La Havane, à la lisière de la zone tropicale septentrionale.

Comme on l'a exprimé, il y avait lieu d'espérer que les mêmes méthodes appliquées par les mêmes hommes sur un terrain plus restreint, moins peuplé, et par suite plus facilement dominé que La Havane, produiraient à Panama les mêmes effets. Il n'en a rien été, et la fièvre jaune, dont il s'agit, produit 61 cas, du 17 juillet 1904 à fin avril 1905 (18 mortels), a sévi avec une intensité redoublée en mai et en juin de cette année, malgré la rigueur des mesures de protection des malades contre tout contact pouvant infecter les moustiques, et malgré les fumigations ayant pour but de détruire les moustiques à l'intérieur des maisons avoisinant celles où la maladie s'était déclarée, alors que ces deux mesures avaient en 1901, dès son application à La Havane, fait environ tomber de

patient volontaire à l'aide d'un moustique né d'un œuf provenant d'un moustique virulent. Les docteurs Marchoux et Simond ne manquent pas, à propos de cette très importante expérience, de formuler cette réserve qu'elle est isolée et que, par suite, elle ne doit pas être considérée comme définitivement démonstrative. Les précautions scientifiques dont l'Ecole pastorienne entoure ses constatations sont, par contre, un gage que ce fait n'est pas dû au hasard; que, même s'il n'était pas régulier et courant, même s'il ne se produisait que de temps à autre, il n'en serait que plus précieux à connaître, car il expliquerait ces mystérieuses et brusques recrudescences de fièvre jaune, qui se produisent sans qu'aucune importation de moustique infecté soit imaginable. Il a été impossible à la mission française de se procurer un autre volontaire à Rio, pour renouveler cette expérience, mais il y a lieu d'espérer qu'elle sera reprise à Panama par les médecins américains.

Deuxième source d'infection : Elle résiderait dans l'explosion de fièvres jaunes affaiblies, que les médecins ne reconnaissent pas comme fièvres jaunes, et qui, cependant, fournissent aux moustiques les éléments d'infection nécessaires de la propagation de l'épidémie.

La fièvre jaune des bébés. Parmi les fièvres jaunes affaiblies, MM. Marchoux et Simond citent particulièrement celle des enfants en bas âge. Les enfants à la mamelle sont des nouveaux venus dans la zone infectée. Ils sont, comme tous les immigrants, soumis à l'injection du venin, mais ils opposent à son action une résistance remarquable.

Les enfants sont donc soumis au mal, mais jouissent d'un pouvoir de résistance qui en cache le caractère et qui, par suite, soustrait le malade aux mesures d'isolement. Le bébé atteint de fièvre jaune empoisonne tous les moustiques avoisinants, sans qu'on y prenne garde, parce que son indispotion n'est pas attribuée à la terrible fièvre jaune, et raison de sa bénignité.

Les gens immunisés par l'habitude doivent, eux aussi, être atteints de ces fièvres atténuées pour tout le monde, sauf pour les moustiques stygomias. Mesures de défense. Ces importantes découvertes de MM. Marchoux et Simond établissent que, loin d'être exagérées, les méthodes américaines de préservation par l'isolement des malades et la destruction des moustiques, doivent être étendues encore.

Il faut lutter sans trêve ni merci contre la stagnation des eaux à l'intérieur des maisons. L'eau qui baigne l'innocent bouquet de fleurs dans le salon, l'eau qui remplit la boîte de sardines éventrée dans un coin de cour mal tenue, l'eau qui séjourne dans une gouttière ou dans un égout sans pente sont les foyers de pullulation du stygomia. A Rio-de-Janeiro, on désinfecte les égouts en brûlant du soufre, qui détruit à la fois le stygomia propagateur de la fièvre jaune et les rats propagateurs de la peste. On pourrait avec avantage laver avec des produits oxydants ou antiseptiques les égouts et les fosses d'aisance, pour détruire les œufs de stygomias.

Habitudes du stygomia. En dehors de ces points essentiels, la mission française a établi des faits extrêmement précieux sur la vie du stygomia. Ce moustique ne vit qu'au contact de l'homme, dans la maison, les égouts, les fosses d'aisance. Il n'y a aucun danger d'être piqué par un moustique virulent tant que le soleil est au-dessus de l'horizon. Ohose curieuse, pourtant, le stygomia pique en plein jour, pendant la première semaine et demie de sa vie, mais bientôt il s'alourdit et ne pique plus que la nuit. Or, comme il faut une douzaine de jours pour que le moustique devienne virulent, il ne parvient à cet état, à supposer qu'il se soit infecté dès les premiers jours de son existence, que lorsqu'il n'a plus de goût pour le travail diurne. En s'astreignant à vivre dans une maison dont tous les orifices restent clos de jour et de nuit par des toiles métalliques ayant des mailles de un millimètre et demi de côté, on s'astreignant à y rentrer avant le coucher du soleil et à n'en sortir qu'après le lever, on est à l'abri de la fièvre jaune, même pendant les plus violentes épidémies.

WEST END. Rien de comparable à l'audition d'artistes de vaudeville amusants et de musiciens de talent, en respirant une brise délicieuse, pour se remettre des fatigues et des ennuis de la journée. C'est pourquoi il y a foule chaque soir à West End.

Les négociations de paix. Portsmouth, N. H. 11 août.—La réponse des plénipotentiaires russes est déjà presque terminée et sera remise par M. Witte au baron Komura demain matin à neuf heures 30. M. Witte a officiellement notifié le baron Komura de ce fait et il a été convenu entre les plénipotentiaires qu'une séance aurait lieu demain matin à l'arsenal.

M. Witte a expliqué ce matin au correspondant de la Presse Associée que, pendant la nuit, il avait rédigé la réponse en russe et que ses secrétaires étaient maintenant occupés à la traduire en français et en anglais. Le document révisé sera probablement prêt à 4 heures cet après-midi, et il pourrait être remis aux Japonais à 5 heures, mais afin de faire face à toute éventualité, le baron a été avisé que le document serait prêt demain matin.

M. Witte a profité de l'occasion pour démentir les rumeurs annonçant que la réponse aux conditions japonaises lui avait été dictée de St-Petersbourg. Il a expliqué au correspondant que ses pouvoirs étaient tels qu'il ne lui était pas nécessaire d'attendre des instructions de St-Petersbourg ou de Peterhof.

Il est tout naturel que les conditions du Japon aient été communiquées à St-Petersbourg, mais c'est M. Witte lui-même qui a rédigé la réponse. On a de bonnes raisons de croire que le Tzar partage entièrement les vues de M. Witte. Les principales conditions du Japon sont : le remboursement

des frais de guerre et la cession de l'île de Sakhaline. Dans le document remis hier à M. Witte, les Japonais ont prudemment évité le mot "indemnité" et l'ont remplacé par l'expression "remboursement des frais de guerre", expression qui certainement froissera moins l'amour propre des Russes.

Aucune somme n'est fixée le montant des dépenses sera discuté par les plénipotentiaires après une estimation exacte du coût de la guerre. Ces deux conditions sont les plus importantes et sont justement celles que les plénipotentiaires russes trouvent les moins acceptables.

On peut cependant ajouter qu'elles n'ont nullement surpris les Russes. Le baron Komura, en remettant le document à M. Witte s'est exprimé d'une façon toute amicale et a évité le mot "indemnité". Il est donc certain que les négociations ne courent aucun danger d'être interrompues subitement, et il est encore très possible que l'entente se fasse sur une base acceptée par les deux parties.

Les autres conditions posées par les Japonais, à l'exception d'une ou deux, ne causeront de surprise à personne. Ces conditions sont les suivantes : "La cession par les Russes du bail conclu avec la Chine au sujet de la péninsule de Liao Tung comprenant Port Arthur et Dalny.

"L'évacuation de la Mandchourie, la rétrocession à la Chine de tous les privilèges que la Russie pourrait avoir dans cette province et la reconnaissance du principe de la "porte ouverte". La cession au Japon de la ligne du chemin de fer Est Chinois au sud de Kharbine, la ligne principale qui traverse le nord de la Mandchourie et qui aboutit à Vladivostok devant rester propriété de la Russie.

La reconnaissance du protectorat japonais sur la Corée. La concession au Japon des droits de pêche dans les eaux du littoral sibérien au nord de Vladivostok jusqu'à la mer de Behring. La remise au Japon de tous les navires de guerre russes internés dans des ports neutres.

La restriction de la force navale russe dans les eaux de l'Extrême Orient. Ces conditions, en bloc, sont considérées par les Russes comme excessivement dures. En sus des deux principales conditions, qui, d'après les instructions formelles données à M. Witte, sont inacceptables, celles apportant des restrictions à la puissance navale de la Russie dans les eaux d'Ex-

trême-Orient et octroyant des droits de pêche sur le littoral sibérien, sont considérées particulièrement blessantes pour l'amour-propre russe et d'un caractère humiliant qu'elles ne sont pas admissibles. Les Japonais, au contraire, comme M. Komura l'a annoncé dans la conférence d'hier, considèrent ces conditions très modérées et estiment qu'elles ne représentent qu'une juste compensation des dépenses de la guerre et des victoires remportées sur terre et sur mer.

St-Petersbourg, 11 août.—Les conditions japonaises ont été portées ce matin à la connaissance de quelques hauts fonctionnaires. Les journaux naturellement ont été informés des conditions de paix du Japon par les dépêches de la Presse Associée et ils furent rapidement rendus publics. Dans le monde des ambassadeurs et parmi les fonctionnaires des divers ministères ces conditions sont considérées excessives et impossibles à accepter si elles constituent l'ultimatum japonais.

Mais elles sont en général considérées comme une base sur laquelle les négociations pourront être entamées. On considère qu'une entente est encore possible si certains termes tels que la remise au Japon des navires de guerre russes internés dans des ports neutres et les restrictions apportées au développement de la puissance navale de la Russie dans les eaux d'Extrême Orient sont écartés par le Japon.

Portsmouth, 11 août.—Parmi les membres la mission russe il est apparemment que certaines conditions du Japon sont considérées comme absolument inacceptables. Sur ces points il est certain que la réponse de la Russie sera "non possumus". M. Witte désire sincèrement la paix et sa réponse contiendra probablement les points qui peuvent être acceptés comme base des négociations ce qui laissera encore le champ ouvert aux délibérations des plénipotentiaires.

Les Russes, sans aucun doute, désiraient procéder par élimination, acceptant certaines conditions et rejetant les autres, mais les Japonais n'accepteront probablement pas d'entrer dans une suite diplomatique qui consiste à donner d'un côté pour demander de l'autre, à moins que les Russes n'acceptent les conditions générales en principe. Les Japonais, après avoir pris connaissance de la réponse des Russes, poseront probablement un ultimatum en faisant connaître leurs conditions minima.

Quoique les Japonais n'aient fait mention d'aucun total dans les dépenses auxquelles a entraîné la guerre on ignore pas qu'ils

stoppait dans quelque gare, que des visages inconnus. C'était pour elle le commencement de la délivrance. Enfin le train s'arrêta en gare de Cannes. Elles n'allaient pas plus loin. C'était là qu'elles avaient décidé de chercher une retraite isolée qui les mit à l'abri des curiosités indiscrettes. Elle n'était pas difficile à trouver. Avec de l'argent que ne pouvaient se procurer ?

Feuilleton L'Abéille de la N. O. LE VIOLONEUX GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL PREMIERE PARTIE La Cabane du Val-aux-Biches XXVI LA FUIE. Le mot avait été prononcé. Mais quelles preuves ?

D'un autre côté, le père d'Angèle était trop clairvoyant pour ne pas s'étonner des changements survenus dans la florissante santé de sa fille. Si pendant longtemps sa confiance en elle avait écarté ses soupçons, aux derniers jours qui avaient précédé son départ, il n'en était plus de même. Il avait compris qu'il se trouvait en présence d'une énigme et il n'avait pas osé l'approfondir, tant elle lui semblait effrayante. Au moment où elle le quittait, il était donc sous le coup d'une véritable angoisse ! Son amour passionné pour cette fille unique qui flattait à la fois toutes les fibres de son esprit et de son cœur, son attachement profond aussi à cette Marguerite qui s'était toujours montrée si reconnaissante envers lui des soins prodigués à son enfance, et le débâtement de sa santé aussi difficile à expliquer que la métamorphose d'Angèle, le jetaient dans une perplexité irritante. Confusément, il se sentait mêlé à un drame obscur encore sur lequel la générale Deville, qui avait également son secret, avait jeté un rayon de lumière, lorsqu'un jour de la présence du vicomte Roland de Lançay, elle s'était écriée : — Quel est ce qui s'est passé ?

— Et si on venait f... Si des amis ou des étrangers arrivaient à l'improviste... Ton mari, par exemple ! Marguerite la regarda de ses yeux bleus, très doux : — Lui ? dit-elle, pourquoi ? — Pour te voir... pour s'assurer que le séjour de la Provence peut te faire du bien ? — Non, sérieux avertissements... J'y ai pensé... Nous aurons deux maisons, voisines l'une de l'autre... Une petite, bien cachée en cas d'alerte... Tu y réfugierais... avec Prudence... Nous prendrions des domestiques du pays... Qui nous connaîtra ?... La vicomtesse ajouta en souriant : — Nous avons la chance d'être riches, ce qui ne veut pas dire que nous sommes heureuses. Que nous importent quelques billets de mille francs de plus ou de moins. Songe donc, ma chère Angèle, aux tortures des filles pauvres qu'un misérable a séduites et abandonnées ! Pense à ce qu'elles ont à endurer de misères dans une misère, même quand la colère d'une famille indignée ne les accable pas ! Elle lui répétait : — Sois tranquille, tout s'arrangera... Après quelques semaines de courage et de patience tout sera fini et il te restera un petit être à aimer en secret !... Les traits d'Angèle se con-

tractèrent. L'aimer, cet enfant de la faute, de la violence, presque du crime ! C'était au-dessus de ses forces. Elle murmura en songeant au père, pour qui elle ne sentait que de la répulsion : — Non, je ne te pourrais pas ! — Oh ! ma chérie !... — J'ai trop souffert à cause de lui. — Ton cœur te parlera en sa faveur. — Jamais. — Que lui restera-t-il donc alors ? Angèle baissa la tête. — Oui, que lui resterait-il à ce malheureux enfant, si sa mère elle-même lui refusait son appui, si elle ne se laissait pas attirer par la voix de la nature qui lui traçait son devoir, par le cri du sang qui lui interdisait de l'abandonner ? Comme elle demeurait tête basse, n'osant relever ses yeux sur ceux de sa cousine de peur de se trahir, Marguerite demanda : — Et le père ?... — Il ne connaît pas cet enfant... Je veux qu'il ignore sa naissance, le lien où il sera élevé, son nom, jusqu'à son existence. — Qui est-ce donc ? Elle ne répondit pas. — Et quelle avaraison as-tu pour lui ? — Plus que de l'aversion, de la haine ! — Angèle s'était exprimée

avec une colère sourde, concentrée, qui frappa la vicomtesse de stupeur. Elle demanda : — Que sera le sort de ce malheureux enfant ? — Je sècherai pour lui toutes les sommes nécessaires, mais je ne le verrai pas... — Tu reviendras à d'autres sentiments ! — Je m'en chargerai donc, déclara Marguerite avec fermeté. Je ne veux pas qu'il soit abandonné, moi ! Je t'épargnerai ainsi un remords... Tu sauras de moins que quelqu'un veille sur lui, qu'on le protège contre les adversités de la vie ! Angèle saisit les mains de sa cousine et les porta à ses lèvres. — Tu es bonne comme Dieu, murmura-t-elle. Le voyage fut une cause de soulagement pour mademoiselle de Rohaire. A mesure que le train descendait vers la Provence, en s'éloignant de Paris, elle se sentait soulagée d'une partie du poids qui l'accablait. Les fantômes qui l'effrayaient à la rue des Archives s'évanouissaient peu à peu ; l'air lui semblait plus respirable, le ciel plus clair. Elle était débarrassée des regards qui essayaient, elle le croyait du moins, de pénétrer son redoutable secret. Elle ne voyait autour d'elle, sur les quais, lorsque l'express

PORTEZ-MOI CETTE ANNONCE et je vous vendrai n'importe lequel des articles de mon stock au prix coûtant. Diamants, Montres, Argenterie, Verre Taillé et Joaillerie en Or. A. M. HILL, 635 rue du Canal.